

## Vie des arts

**Claude Girard**

Christian Allègre

---

Numéro 60, automne 1970

URI : [id.erudit.org/iderudit/58047ac](http://id.erudit.org/iderudit/58047ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)  
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Allègre, C. (1970). Claude Girard. *Vie des arts*, (60), 36–37.

---

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# CLAUDE GIRARD

par Christian ALLÈGRE

Du poète Claude Girard à nous, qui ne savons être que témoins, tentons donc d'établir le lien qui, par une, deux, dix, cent toiles, nous mènera jusqu'à ce jour où, après sa première exposition personnelle, il revient de New-York, sur le chemin, connu et inconnu, de son récit d'artiste.

De sa phrase, quelques mots nous parviennent. Délicatesse, dirons-nous, raffinement et sensibilité. Et nous savons que rien n'est dit encore. Piqués au jeu de définir ce qui, peut-être, est le plus indéfinissable, nous essayons brouillard, irréel, romantisme ou mélancolie, et nous devinons que Claude Girard a appris son art de Jean-Paul Lemieux, à Québec. Extérieurs calmes et froids, lunes blanches, halos comme pour un décor de Shakespeare, bleu glacial, filaments, biochimie de mondes à naître, mouvements lents et aquatiques de toiles peintes il y a déjà dix ans, extase matérielle d'une personnalité née en 1938 près de Chicoutimi, sous le signe du Sagittaire, calme, force et équilibre.

Nous cheminons, impuissants spectateurs qui voulons tout emprisonner dans des mots, encore ceux-ci: Rêve, Beauté, Espoir, comme dans ces délicats extraits de poèmes de Baudelaire et d'Éluard dont il ponctua chacune des toiles de sa première exposition à Québec, en 1961.

Abstraction lyrique, déclarons-nous, dans notre folie de rationalisation, de classification. Notre perception est infirme et déjà nous voulons juger. "C'est la mer allée avec le soleil", aurait dit, mieux que nous, un autre poète. Rimbaud. Mer, Soleil, c'est Venise, telle que vue pendant un stage à l'Académie des Beaux-Arts de cette ville, ou bien Malaga ou le Maroc, qui font ses meilleurs souvenirs.

L'art d'un peintre comme Claude Girard se laisse-t-il enfermer ainsi dans quelques formules, sans nouvelle surprise? Non. Que s'est-il passé en 1967? Besoin de rigueur, goût subit pour la discipline, sigma de forces vives accumulées en rêve et en poésie, évolution? Nous disons donc: arêtes vives, petits carrés ou rectangles qui vibrent sur de vastes champs où l'œil se perd, *masking-tape* et acrylique, rythme, équilibre, 900.000.000.001 unités, dit le titre de l'Exposition de 1968. Tonalités vives, recherche de valeurs colorées, toujours raffinées; le poète a-t-il oublié la poésie? Poursuivons. Titres du passé: *Quelques unités de chaleur sur champ de glace*, *Clôture d'automne pour champ de blé*, jeu plastique, stylisation naturaliste, sommes-nous tentés de dire, ou plutôt possession instantanée et fixée de l'idée de Nature, à travers mille jeux d'angles à 90°, beauté réincarnée, mutisme des statues antiques, beauté de Baudelaire: "Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre."

QUESTION: Claude Girard a-t-il vraiment réprimé le *Moi*, le *ça*; a-t-il vraiment donné la place à l'intelligence et refusé l'émotion, lutte entre Descartes et Freud?

Le créateur se rit de nous, bien sûr, qui avons le regard de l'entomologiste cherchant à comprendre les allées et venues d'un papillon. Notre choix, difficile, est ou bien d'étudier la fleur qu'il vient d'abandonner, ou bien de nous taire et de suivre ses évolutions. Ainsi, peut-être, découvrirons-nous un peu de vrai, au hasard.

Alors, il faut savoir. Qui donc est Claude Girard?

Un personnage, en tout cas, animé, comme tout un chacun, des pulsions ordinaires.

L'érotisme, en premier, qui semble absent de ses œuvres, ou bien logé au plus discret d'une ligne ou d'une forme; moteur, nerf, sexe, passion, instinct toujours présent, nécessaire mais non central.

Un immense regard surtout, grand ouvert sur la vie des êtres et des choses, et le besoin inné de les embellir, de leur donner sens, poids, présence, sécurité.

La musique. Sa discothèque est révélatrice. Bach, pour les matins de cette église désaffectée, dans les Cantons de l'Est, qu'il a aimée pendant cinq ans et qu'il a sacrifiée récemment pour pouvoir continuer à créer, à exposer, d'être un artiste. De la musique contemporaine: Berg, Stockhausen, Hindemith, Varèse; du rock, aussi, les Beatles, évidemment, et quelques autres groupes, mais surtout des rythmes noirs, sonorités-sensualités dont il aime s'accompagner même dans son travail, lorsque, pour les besoins de la toile, il se déplace en esquissant tel mouvement du corps, telle flexion du genou ou tel geste des bras que lui inspire son *oreille McLuhanienne*.

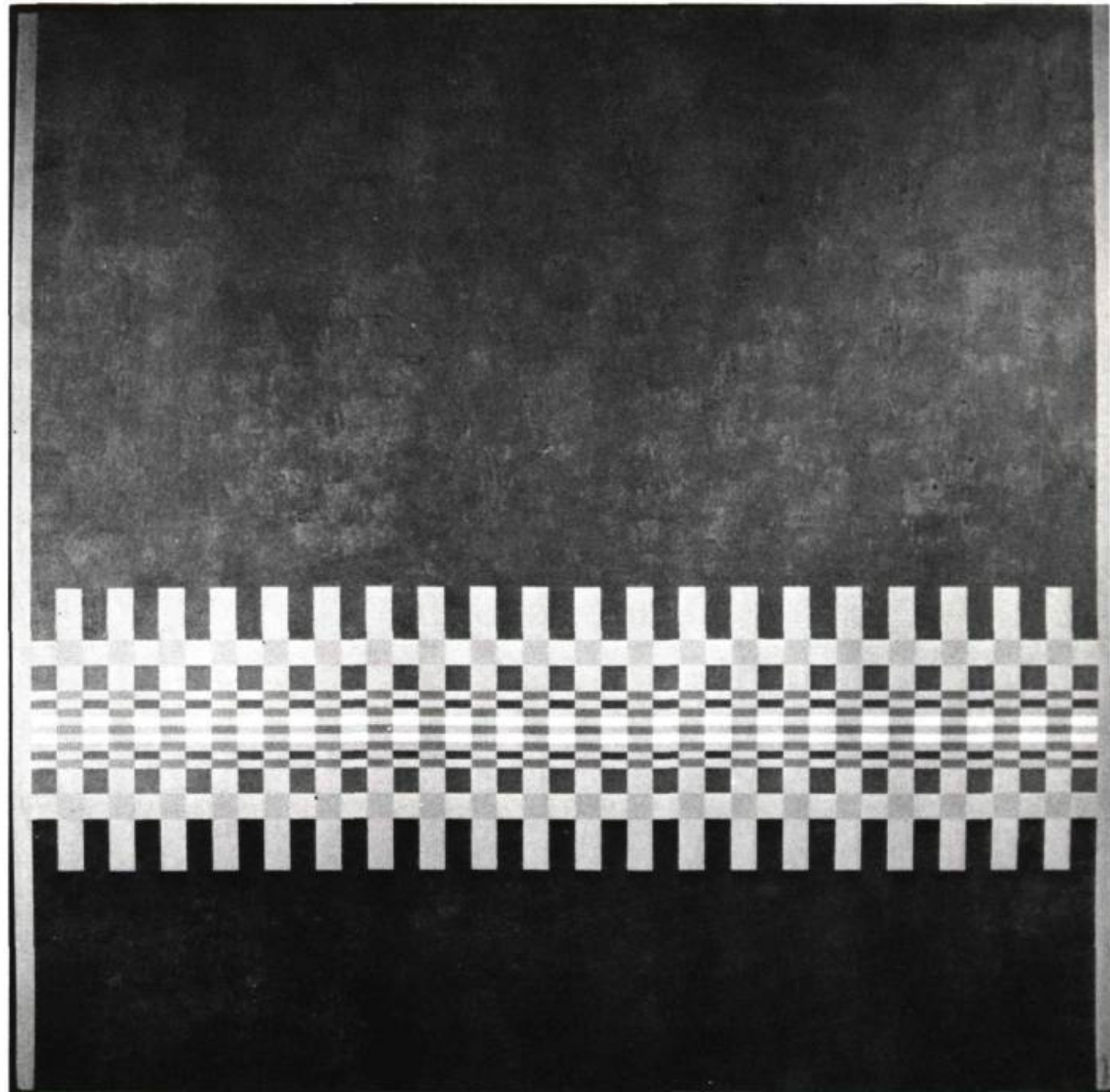
Les mots. Ils ne sont pas son langage. Il lit, peu, des romans.

Les Arts? Son engagement dans le

monde de la danse est connu. Un décor et des costumes pour *La Corvée* avec les Grands Ballets Canadiens et des projets... Le théâtre qu'il adore et qu'il déçoit tant à Montréal. Le cinéma, en particulier le nouveau cinéma américain. Il fait d'ailleurs le projet de s'exprimer par ce médium. Là aussi, il étudie des projets.

La peinture et la sculpture. Il s'y connaît. Érudition qui lui permet de se situer et qui, surtout, constitue la base de ses idées, nombreuses, sensées, progressistes sur l'art et les artistes, qui donnent la preuve de sa lucidité et de son engagement. Il dit: "Être un artiste, c'est en faire sa vie", et l'on comprend alors le pourquoi de son exigence, de son isolement et de son refus d'appartenir à aucune école, chapelle ou quelque entrave de sa liberté; un mot, un acte, une attitude, une manière de vivre, une morale, une règle, tout cela auquel il tient beaucoup.

Ce à quoi il s'adonne, quand il ne



eint pas La cuisine, d'abord, où il excelle, aimant la bonne chère. Cultiver la terre, ce qui lui manque depuis qu'il est installé à Montréal. S'occuper d'Elia, sa chienne, un berger allemand magnifique. Et puis peut-être surtout sa raison où l'on retrouve, dans chaque détail, le valoriste en Claude Girard, je ne puis parler de ce don qu'il a de découvrir des associations de couleurs rares et riches, osées, simples, folles et toujours réussies, un sens de l'unité, encore, du confort, adaptés à la fonction, qui sont les qualités d'un excellent décorateur.

Claude Girard, c'est aussi un sourire, un entrain, une joie de vivre, un hédonisme calme et conscient, assumé et redonné comme toutes choses dans la vie et dans les actes de cet être épris d'équilibre et d'harmonie.

C'est une âme, encore, aux nourritures bien terrestres (il le sait). Faut-il y inclure la marijuana? "De temps en temps, oui", dit-il. Le LSD? "Il faut avoir

fait l'expérience, mais c'est dangereux." Une spiritualité, enfin, latente, secrète, qui s'exprime dans son art, de sa première toile jusqu'aux plus récentes—ultimes étapes connues, pour nous, éternels et vains retardataires dans cette course, qui n'est pas la nôtre tout en l'étant, d'un homme et d'un artiste en quête de lui-même.

Ses dernières toiles ont été peintes en ville. Sans théoriser sur une influence hypothétique du milieu urbain, il nous faut remarquer que soleils, lunes blanches et gerbes enflammées ont disparu, que le *hard-edge* de 1968 a disparu, pour aboutir à une espèce de synthèse, moins lyrique que ses premières toiles, plus humaine que celles de 900.000.000,001 unités, une étude sur le noir et le blanc, un équilibre, mot-clef d'un art et d'une vie, vers une expression des inquiétudes nouvelles d'un créateur qui s'interroge sur son environnement, avec l'appréhension, encore diffuse, des nouveaux problèmes

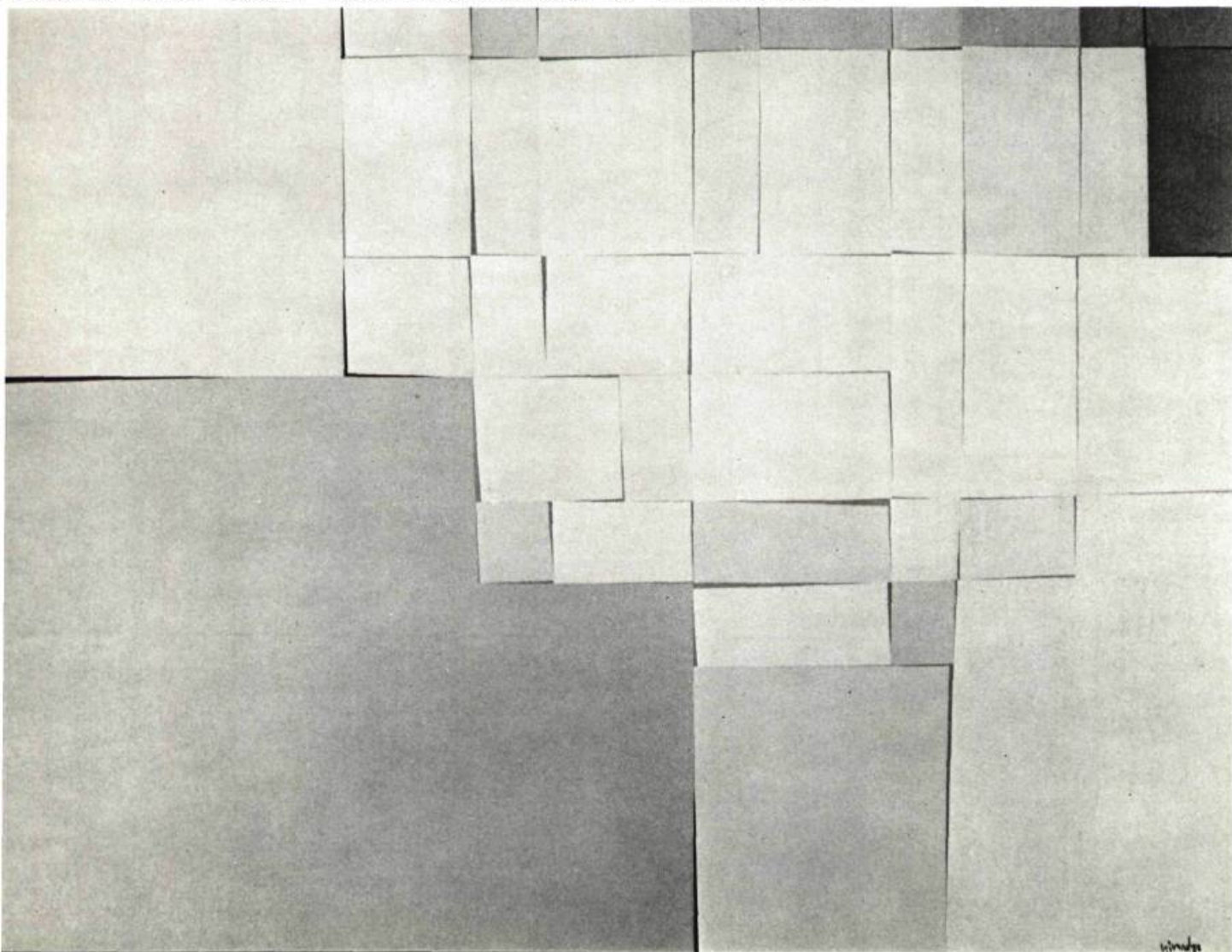
qui se posent au peintre: perception, communication, interaction d'un milieu et d'un art, rôle à redéfinir de l'artiste . . .

Si donc, d'un avenir incertain auquel déjà appartient l'artiste, puisque tourné, toujours, vers un devenir et ses lois, nous devons, nous, témoins inlassables et complices, tracer les lignes, prenons pour vrai qu'une œuvre à venir, de Claude Girard, appuyée sur une œuvre venue déjà grande, affirmera, selon une physique de l'esprit et de la matière qui lui est propre, toile par toile, année par année, les grandes forces, les grands schémas dont la connaissance est le privilège des créateurs.

1—*Rythmique pour un bleu acide*  
58 po. sur 58 (147,35 x 147,35cm)

2—*Fields—c.à. 1970*  
40 po. sur 48 (101,65 x 121,95cm)

(English Translation, p. 71)



Windsor

2